

Et il endosse ses paquets.

— Mais si le guerdin de juge est devant sa porte, je ne réponds pas de moi... Il arrivera un malheur que vous reprocherez toute votre vie.

— De quoi s'agit-il ?

— Pour vous dire la vérité, monsieur, voilà ce que c'est en quatre mots. J'étais en retard d'une petite amende de dix huit francs... Croiriez-vous que le guerdin m'a déjà couché sur son livre pour six francs cinq sous de frais, quoique j'aie raison. On est un homme ou on ne l'est pas... Je ne peux pas voir le guerdin en peinture... Et voilà pourquoi je fais une demi-lieue de plus tous les soirs pour ne pas le rencontrer.

— Une demi-lieue de plus ! dit M. Bretoncel. Allez payer vite, mon brave... Tenez, voilà quarante francs.

Pendant que le paysan entre chez le juge de paix :

— Email ! Email ! Email ! s'écrie l'agent de change à plusieurs reprises.

Comme un ivrogne qui se gorge de vin à un tonneau pendant l'absence des propriétaires, M. Bretoncel prononce, le plus souvent qu'il le peut, le mot qui ne doit plus sortir de sa bouche jusqu'à la conclusion du marché.

— J'ai payé ! s'écrie le paysan, qui revient radieux de la justice de paix ; mais je me suis donné le plaisir de dire au guerdin ce que je pense... voilà le papier acquitté. Ah ! les frais de justice, ça court plus vite qu'un lièvre.

Si le paysan montre la facture, il ne montre pas la monnaie de la pièce de quarante francs ; mais M. Bretoncel se dit qu'il tient la femme, le mari, les enfants, et qu'il n'y a plus à revenir sur le marché.

La dernière traite est dure. La nuit vient petit à petit. M. Bretoncel tite la jambe ; une dernière fois il appelle à son aide le mirage de l'émail. Enfin, mourant de faim et de fatigue, l'agent de change arrive à la maison du paysan.

— Hé ! femme, où es-tu ? Voilà une robe qu'un monsieur t'apporte en cadeau.

Une grande femme maigre ose à peine jeter un regard sur l'étoffe qui lui semble plus brillante que tous les tissus de l'Inde.

— Eh bien, tu ne dis rien... Remercie donc monsieur et donne lui un banc... Il est un peu fatigué.

— Ce n'est pas la peine... Voyons cet... hem ! hem ! l'objet en question.

— Ah ! c'est juste... Où est-il?... Les mioches auront emporté l'écuelle dans le clos. Ma femme, va donc chercher l'antiquité avec quoi les enfants s'amuse... Monsieur est venu de la ville pour voir...

La femme reste clouée contre le mur.

— C'est que, dit-elle, je l'ai donnée aux bêtes.

— Un émail aux bêtes ! s'écrie M. Bretoncel, perdant tout son sang-froid.

— Ne trouvant plus la terrine des cochons, dit la femme, je leur ai taillé des pommes de terre dans l'écuelle.

— Mais ils auront altéré l'émail avec leur groin ! s'écrie M. Bretoncel.

La fermière semble interdite.

— Allume le crasset, femme, qu'on aille voir à l'étable.

La porte de l'étable est ouverte. Les cochons poussent des grognements. Le paysan les bourre de coups pour les écarter de leur plâtrée.

— Voilà l'antiquité, dit l'homme après avoir jeté les rondelles de pommes de terre qui l'emplissent.

— Ça ! s'écrie l'agent de charge avec un cri de stupéfaction.

L'émail tant coté est une plaque d'assurance !

Vernie, dorée, avec une renommée dorée, des lettres au-dessous, bombée extérieurement, creuse intérieurement. Tous les caractères dont M. Bretoncel avait inféré qu'il s'agissait d'un émail sorti des fabriques de Limoges !

C'est en de telles circonstances que les amateurs reviennent au logis l'oreille basse, l'œil morne, honteux, brisés de fatigue, sans illusions pour oublier la longueur de la route.

Et c'est ainsi que revint M. Bretoncel, regrettant ses cadeaux et ses largesses.

CHAMPFLEURY.

## FANTAISIES

### L'HOMME BLANC

Pendant la Commune, un poète ironique de mes amis se présente au Jardin des Plantes et demanda à parler au directeur de cet établissement zoologique.

— Monsieur le directeur, lui dit-il, je suis Français, et en cette qualité rien de ce qui intéresse la gloire de mon pays ne me demeure étranger. Or, j'ai remarqué que notre collection nationale de bêtes féroces est incomplète. Vous possédez des tigres, des ours, des lions et des serpents ; vous avez même un hippopotame dans un aquarium ! Et des singes dans une volière qui est un véritable institut en fil de fer !... J'ai aussi admiré, comme il convient, une hyène et un chacal, pièces rares. Mais il vous manque une bête sans laquelle il n'y a pas, à proprement parler, de zoologie sérieuse.

— Et quelle est-elle ? fit le directeur.

— La plus féroce et la plus hideuse. L'espèce d'ailleurs en est commune, et on la trouve sous toutes les latitudes.

— Vous l'appellez ?

— L'HOMME ?

Le directeur, un peu inquiet, regarda le poète, ne sachant trop s'il avait affaire à un fou.

— Où voulez-vous en venir ?

— A ceci, monsieur le directeur : j'exerce un état peu lucratif, et comme vous l'entendez à ces coups de canon que l'on échange entre compatriotes, les temps sont durs. Vous nourrissez toujours vos animaux, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Eh bien ! je vous demande une cage pour représenter l'HOMME au Jardin des Plantes.

Je songe souvent à cette anecdote (d'ailleurs très authentique) lorsque je lis les faits divers, qui sont les annales de la civilisation, et je trouve, comme mon ami le poète ironique, qu'il y a une lacune au jardin zoologique entre le tigre et le chacal. Pourquoi ne la comblerait-on pas ?

Il ne serait pas difficile, par le temps de misère qui sévit, de décider un type à représenter l'espèce. On en aurait autant qu'on voudrait pour la nourriture et le logement. Et même il resterait à choisir, j'allais dire à concourir.

— Vivre en cage ? allez-vous objecter ; qui s'y déciderait ?

— Hélas ! nous vivons tous en cage, et l'habitude est depuis longtemps prise. Grilles, perchoir et mangeoire, tous les états sociaux ont cela. Nul obstacle de ce côté, vous pouvez m'en croire.

— Mais être exhibé et montré aux promeneurs ?...

— Je n'y vois d'autre inconvénient que pour les promeneurs, à cause de l'obscénité naturelle de l'animal. Quant à la honte qu'il pourrait en ressentir, ce serait mal connaître ses mœurs que de s'y arrêter un instant. Le dindon n'est pas plus vaniteux. L'unique et universel souci de la bête humaine, c'est d'être vu ; et si l'on va jusqu'à la nommer, elle fait le beau épanouie.

L'HOMME en cage, quel sujet d'études pour le monde savant ! Je ne parle même pas des peintres animaliers : ceux-ci y trouveraient des prix de Rome, des médailles et de l'Académie à foison ; mais un simple Darwin, par exemple ! Voyez-vous d'ici les documents qu'il y collectionnerait pour une théorie des espèces ! Il est évident que s'il y avait eu un HOMME en cage au *Zoological Garden* de